



TABARIN.

OU

UN BOBÈCHE D'AUTREFOIS,

FANTAISIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE CHANT ;

-Par MM. Saint-Yves et Gurat de Gurgu.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 25 octobre 1837.

PERSONNAGES.

TABARIN, valet de Mondor.
 MONDOR, charlatan.
 RODOMONT, sergent aux gardes de la manche.
 Le baron DE GRATTELARD, charlatan.
 MAROQUIN, son valet.

ACTEURS.

MM. ST-FIRMIN
 CULLIER.
 SALVADOR.
 GILBERT.
 BARBIER.

PERSONNAGES

GAUTIER-GARGUILLE, comédien.
 GODEAU, commissaire.
 UN GARÇON de la buvette.
 MARION, jeune orpheline.
 FRANCISQUINE, femme de Tabarin.
 PEUPLE DE PARIS.

ACTEURS.

P. MEYNIER.
 MONET.
 JOSEPH.
 MM^{es} ISABELLE.
 ADELE.

La scène se passe vers l'an 1635, à Paris.

Le théâtre représente le débouché du carré Dauphine, à gauche, une buvette; à droite, l'estrade de Mondor; plus loin, la maison de Tabarin; au fond, le parapet.

SCÈNE I^{re}.

MONDOR, le baron DE GRATTELARD, MAROQUIN, le sergent RODOMONT, le commissaire GODEAU, PEUPLE DE PARIS.

Au lever du rideau, le théâtre se couvre de monde; parmi les promeneurs, on distingue le sergent Rodomont et le commissaire Godeau; et dans un coin, le baron de Grattelard et Maroquin: tout à coup, une musique bizarre se fait entendre sur l'estrade de Mondor.

CHOEUR.

AIR: De la savonnette impériale.

Au Pont-Neuf on appelle,
 Les amis du plaisir,
 Et la foule fidèle
 Se hâte d'y courir...
 Quel bonheur, quel plaisir !...

MONDOR (au public): Messieurs, mesdames... je vous annonce pour ce soir une nouvelle fantaisie, ornée de farces, joyeusetés et gaillardises, dans laquelle paraîtra mon valet Tabarin, ainsi que son épouse, l'incomparable Francisquine... lesquels ont le privilège de vous amuser et divertir, au grand dépit de nos concurrents et rivaux du Pont-Neuf.

LE PUBLIC (applaudissant). Bravo... bravo...

GRATTELARD (bas à Maroquin). Qu'en dis-tu... Maroquin?... Voilà qui nous concerne.

MAROQUIN. Maître, consolez-vous... j'ai mon projet.

GRATTELARD. Comment ?

MAROQUIN (lui montrant Rodomont parmi les promeneurs). Voyez ce militaire.
GRATTELARD. Le sergent Rodomont que Tabarin a mis dans une de ses fantaisies...

MAROQUIN. Parce qu'il fait la cour à sa femme Francisquine.

GRATTELARD. Eh bien ?

MAROQUIN. Eh bien ! C'est lui qui nous vengera...

GRATTELARD. Est-il vrai ?

RODOMONT. (s'avançant entre eux deux). Mutus... Entrons à la buvette...

REPRISE DU CŒUR. Au Pont-Neuf on appelle, etc.

(Le peuple s'éloigne de différents côtés ; Mondor a disparu derrière son estrade, Rodomont, le baron de Grattelard et Maroquin entrent à la buvette.)

SCÈNE II.

TABARIN seul. (On entend une dispute dans la maison de Tabarin.)

Mais, madame Tabarin... quand je vous dis encore une fois... (On entend le bruit d'un soufflet). Madame Tabarin... (La porte se referme sur lui.) Il paraît que ma femme a besoin d'être seule... Passons au bureau de consolation... (Il se dirige vers la buvette.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois-là ?... Maudit sergent, séducteur de jeunes filles... Le voilà qui s'installe dans cette buvette... Le voilà qui se fait servir... par cette petite Marion, et je n'ai pas le courage d'y entrer, pour lui chercher querelle... Ah ! Tabarin, mon bon ami !... je ne te croyais pas si poltron... Mais aussi quelle destinée que la mienne... Et pourquoi diable ai-je eu la sottise idée de quitter mon premier état de médecin de campagne, pour venir vendre des drogues à Paris, et me lancer dans les honneurs de la célébrité !... Ah ! que j'étais bien plus heureux quand je n'étais qu'un homme comme tout le monde. (Baissant la voix.) Et surtout quand je n'étais pas marié... O Francisquine !... Francisquine !... Rien qu'à ce nom-là, je sens frémir mes épaules conjugales... Et les Parisiens croient que je m'amuse, parce que je les fais rire ; mais si mon corps est sur ce tréteau... mon âme, ma tête, ma pensée, tout est là. (Il montre la buvette.) Oui, tout est là.

AIR du premier Prix.

Dans c'rédit sans qu'il y paraisse
 Est un bien de grande valeur,
 Un prince en ferait sa richesse,
 Un pauvre en ferait son bonheur.
 De mes ehagrins opiniâtres
 Près de lui je sens moins le poids :
 Car si Paillass' vend des emplâtres,
 Il est homme aussi quelquefois.

On vient... C'est elle...

SCÈNE III.

TABARIN, **MARION**.

MARION. Ah ! mon ami, vous voilà !

TABARIN. Ça te surprend ?...

MARION. Oui, de vous voir aussi tard ; ce n'est pas votre habitude.

TABARIN. C'est vrai, il me manque quelque chose quand je n'ai pas commencé ma journée par une petite visite à la buvette du Pont-Neuf... Mais ce matin, j'en avais une à faire presque aussi importante.

MARION. Où donc ?...

TABARIN. Au palais de monseigneur le cardinal... Tel que tu me vois, je suis en train de solliciter une place dans cette nouvelle société que monseigneur vient de fonder sous le titre d'Académie française.

MARION. Vous !...

TABARIN. Pourquoi pas ?... N'ai-je pas plus de titres qu'il n'en faut ?...

AIR de Marianne.

Rien ne manque plus à ma gloire ;
 Maintenant la ville et la cour
 Pour composer mon auditoire
 Du Pont-Neuf ont fait leur séjour.
 Malgré l'envie,

A mon génie
On rend honneur,
Je suis un grand acteur !
Chacun m'estime,
Chacun m'imprime
Et l'on me vend
Mieux que pas un savant.
Ma renommée est sans pareille,
Et l'on a si bon goût enfin,
Que pour voir jouer Tabarin
On déserte Corneille.

Mais à propos, je voulais te demander... Comment trouves-tu ce jeune homme avec qui j'étais hier soir assis devant cette table? parle franchement.

MARION. Mon ami, je ne l'ai pas remarqué.

TABARIN. Petite espiègle... Je suis bien sûr du contraire... Au surplus, il n'y a pas grand mal... Tu sais que je te veux du bien, et que je te porte un intérêt tout paternel; c'est tout simple... Tu m'as été envoyée par mon vieil ami Guillain de Montpellier, et comme je n'ai pas pu te recevoir chez moi... pour des raisons à moi connues... je t'ai placée dans cette buvette... Pour en revenir à ce jeune homme... il s'appelle Robert... C'est mon neveu... Il a 25 ans, et une place d'écrivain aux gages de monseigneur le cardinal... Tout cela n'est pas à dédaigner... Et je sais plus d'une jeune fille qui s'en accommoderait à merveille.

MARION. Sans aucun doute.

TABARIN. Eh bien! dis un mot, et tout cela est à toi. Foi de Tabarin!

MARION. Mais, mon ami, vous n'y pensez pas; je ne suis qu'une pauvre fille... une orpheline... qui n'a jamais connu ses parents... Oh! non, non, ça ne se peut pas.

TABARIN (à part.) Est-ce que par hasard mes soupçons sur ce sergent de malheur... (haut.) C'est-à-dire... petite, que mon neveu n'est pas d'assez bonne maison pour vous plaire?

MARION. Je ne dis pas cela... mais...

TABARIN. Mais vous préférez, j'en suis sûr, de grandes moustaches... une rapière au côté... et des plumes hautes de ça... Peste! la belle!

MARION. Oh! mon ami... pas davantage.

TABARIN. Hein!... Comment?... il serait possible!...

MARION. Je vous le jure, et ça ne doit pas vous étonner, (se reprenant) maître Guillain m'a si souvent fait la leçon avant de m'envoyer à Paris.

TABARIN. Et que te disait-il?

MARION. Il me disait... AIR de l'Ambassadrice.

Prends garde aux galantes livrées
De tout seigneur jeune et brillant,
Ils ont des paroles dorées
Mais ils mentent tous, mon enfant;

Si l'un d'eux te dit:

« Exaucez mes vœux,
« Pour vous je soupire, et je suis malheureux.

« Oui j'en perds l'esprit,

« Et, par mes aïeux,

« Si vous ne m'aimez, j'expire à vos yeux. »

Qu'un autre à son tour

Vantant sa richesse

T'offre sans détour

Son or, son amour;

Celui-là, tout bas

Te peint sa tendresse;

Mais de mariage, il n'en parle pas.

Aussi pour ton bien

Ecoute-les bien,

Ecoute-les... mais

Ne les crois jamais.

TABARIN. Vrai Dieu! c'est un homme d'excellent conseil que le bonhomme Guillain... et tu as suivi ses avis de point en point?...

GAUTIER. C'est-à-dire Hugues Fléchelles.... (Il récite d'un ton emphatique.)

- « Soleil, puisque tu vois le bonheur de mes jours
- « Ne le retarde pas... précipite ton cours.
- « Eteins en ma faveur ta lumière adorable,
- « Laisse-moi voir ta soeur, qui m'est plus favorable :
- « Souviens-toi qu'autrefois tu courus pour Daphné,
- « Et de lauriers par moi tu seras couronné. »

TABARIN. Et qui te rend si fier, mon pauvre Hugues?... Est-ce que tu serais enfin engagé à l'hôtel de Bourgogne pour jouer dans les tragédies de M. Garnier et de M. de Bois-Robert ?

GAUTIER. Non, mais je n'oublie pas que je parle à un grand personnage qui va bientôt prendre place parmi les quarante immortels de monseigneur le cardinal.

TABARIN. Sans doute... grâce aux secours que ta muse me prête, mais... si tu m'en crois laissons là le langage des dieux. et descendons des hauteurs du Parnasse, pour redevenir sur le Pont-Neuf, toi, Gautier-Garguille, et moi Tabarin, tous deux bons vivants, braves et loyaux amis, et toujours prêts à trinquer ensemble.... holà !

GAUTIER. Non, non....

TABARIN. Tu refuses ?

GAUTIER. Je ne bois plus...

TABARIN. Gautier, tu es malade.

GAUTIER. J'en ai peur.

TABARIN. Allons donc... toi, toi, le chansonnier le plus gai de Paris... et le farceur le plus intrépide... après moi...

GAUTIER. Parbleu... il y a temps pour tout.

TABARIN. Même pour faire des grimaces !

GAUTIER. Demande plutôt à Francisquine.... à l'époque où tu lui faisais ça.

TABARIN. (rembruni). Francisquine... Francisquine... oh !

GAUTIER. Tiens, tiens... il me suffit de prononcer son nom pour mettre ça joie en déroute.

TABARIN. Ah ça ! je te demande un peu quel rapport ma femme....

GAUTIER. Aucun maintenant... mais jadis... il y a six ans...

TABARIN (étonné et baissant la voix). Tu es amoureux ?

GAUTIER. C'est toi qui l'as dit.

TABARIN. Bon... tu vas me conter ça, n'est-ce pas ? D'abord le nom de ta belle, son âge... son état ?...

GAUTIER. Je suis... je veux être discret...

TABARIN. Avec moi ?

GAUTIER. Je ne ferai qu'user de représailles.

TABARIN. Comment ?

GAUTIER. (Tirant un médaillon de sa poche.) Connais-tu cela ?...

TABARIN. Ah ! mon Dieu...

GAUTIER. Hein !... si Francisquine voyait ce portrait mignon...

TABARIN. Pas de mauvaises plaisanteries... C'est celui de ma défunte première femme.

GAUTIER. Quoi ! vraiment...

TABARIN. La mère de ma fille... dont je t'ai parlé quelquefois... mais comment se trouve-t-il entre tes mains ?...

GAUTIER. Rien de plus simple... la dernière fois que tu vins chez moi... pour achever cette fantaisie nouvelle... notre Procès du moulin à vent de la porte Saint-An-toine, tu sais ?... nous avons bu un peu plus que de coutume, et ma foi...

TABARIN. Etourdi que je suis... c'est que j'aurais été fâché de le perdre au moins... pauvre femme... du reste, je ne veux plus qu'elle courre de pareils risques.

GAUTIER. En effet, ce serait dommage !

TABARIN. Et dès aujourd'hui je le mets entre bonnes mains, je l'attache au cou de ma fille.

CAUTIER. Ta fille!... elle est donc ici?

TABARIN. Chut! malheureux... je la cache à tous les yeux, de peur de ma femme... songes-y donc... un ange de douceur et d'innocence!... si je la rendais témoin de la conduite si édifiante de sa belle-mère,

CAUTIER. Ainsi, tu ne veux pas me la faire connaître?

TABARIN. A toi? plus tard nous verrons. (A part) Quand elle sera mariée.

CAUTIER. Sournois de Tabarin!...

TABARIN. Je te conseille de parler... avec tes mystérieuses amourettes; mais je vois ce que c'est... tu n'es pas payé de retour?

CAUTIER. C'est ce qui te trompe...

TABARIN. Eh bien! alors plus d'obstacles...

CAUTIER. Si fait... un seul... mais immense.

TABARIN. Ah! parbleu! si j'étais à ta place...

CAUTIER. Que ferais-tu?

TABARIN. Je ferais sur-le-champ emplette de trois choses : une échelle, un bâton et une barque... Avec l'échelle j'enlèverais ma divinité.

CAUTIER. Un enlèvement!...

TABARIN. Avec le bâton... je rosserais le guet, en cas de surprise.

CAUTIER. Et la barque?

TABARIN. Elle m'aiderait à transporter ma belle, dans quelque quartier éloigné, où une petite chambre la recevrait bon gré, malgré.

CAUTIER. Fort bien... mais je t'ai dit qu'il y avait un obstacle.

TABARIN. En fait d'amour je n'en connais qu'un.

CAUTIER. (Tapant sur sa poche.) Eh!... c'est le mien...

TABARIN. Que ne me parlais-tu?

CAUTIER. Quoi! tu serais assez généreux pour me faire quelque avance sur le prix de notre première œuvre...

TABARIN. Combien te faut-il?

CAUTIER. Il me semble que 20 écus...

TABARIN. Une bagatelle... je n'ai pas un denier... mais.. laisse-moi un peu réfléchir...

CAUTIER (remontant la scène et se trouvant près de la buvette.) Ce cher Tabarin!... Ah! mon Dieu...

TABARIN. Qu'est-ce que c'est?...

CAUTIER. Vois donc... ce sergent... là bas...

TABARIN. Eh bien!...

CAUTIER. Il me semble qu'il courtise de bien près la petite servante...

TABARIN (vivement). Hein!... tu as vu?...

CAUTIER. Rien... je te dis... il me semble... (A part.) je le saurai.

TABARIN. Ne vois-tu pas qu'il s'éloigne, et qu'il la laisse! (A part.) Sacripant, va!..

CAUTIER. Cette petite est gentille...

TABARIN. Oui, pas mal... mais tu oublies ta belle.

CAUTIER. Ah! c'est juste... Eh bien?...

TABARIN. Eh bien! je ne sais vraiment pas... ah! j'entends Mondor.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONDOR.

MONDOR. Tête de bœuf... depuis une heure que je te demande à tous les échos de la place Dauphine... ce n'est pas malheureux.

TABARIN. Maître, qu'y a-t-il de si pressé?

MONDOR. L'heure s'avance... bientôt le public va affluer ici comme de coutume... gens de cour, gens de robe, gens d'épée, gens de toute espèce, tu le sais... Eh bien, plus que jamais j'ai besoin de ton génie.

TABARIN. (bas à Gautier). Ça se rencontre à merveille.

MONDOR. Tu sais combien notre public devient exigeant...!

TABARIN. Que voulez-vous que j'y fasse, maître.

MONDOR. Eh ! mon bon ami , ne vois-tu pas que l'envie est déchainée contre nous , et que nos rivaux , le baron de Grattelard et son valet Marroquin se frottent déjà les mains , en voyant la foule reprendre le chemin de leurs tréteaux , qu'elle avait quitté depuis si long-temps ? Le souffriras-tu , Tabarin ? dis , et laisseras-tu ton pauvre ami Mondor crier ses opiates et ses pommades dans le désert ?..

TABARIN. Enfin, maître... qu'attendez-vous de moi ?

MONDOR. Ecoute, Tabarin, j'ai promis du nouveau pour ce soir, et il n'y a que toi qui puisses tenir ma promesse... toi et ta femme Francisquine , que je vais aller voir tout-à-l'heure...

TABARIN (à Gautier). Tu auras tes 20 écus ?

GAUTIER. Comment cela ?

TABARIN. Laisse-moi faire... (Haut.) Quoi ! maître , vous voulez que d'ici à ce soir ?... C'est bien court.

MONDOR. Tu n'en auras que plus de mérite.

TABARIN. D'ailleurs, maître, s'il faut vous parler franchement...

AIR du Parnasse des dames.

Quand le désert est dans ma bourse ,
Je suis hête à trent'-six carats ;
Mon esprit se lasse à la course
Et les bons mots ne viennent pas.
Emplissez donc mon escarcelle ,
Mon cerveau s'emplira , Dieu sait !
Partout les hommes de cervelle
Ont leur talent dans leur gousset.

MONDOR. Eh bien !... demain nous verrons.

TABARIN. Non pas maître... C'est sur le champ ; sans cela, rien de fait pour ce soir...

MONDOR. Eh ! tête de bœuf... que faut-il ?

TABARIN. Oh ! maître , une bagatelle... vingt écus , et rien de plus.

MONDOR. Vingt diables d'enfer qui t'étrangent ! J'avalerais aussi facilement les tours de Notre-Dame...

GAUTIER (à part). Plus d'espoir.

TABARIN. Vous n'avalerez pas les tours de Notre-Dame, et vous me baillerez vingt écus.

MONDOR. Juif... arabe que tu es ; mais c'est impossible.

TABARIN. Je ne dis pas le contraire... Vous exigez bien de moi l'impossible... Je fais comme vous.

MONDOR. Ah ! Tabarin , tu me coûtes la moëlle de mes os.

TABARIN (tendant la main). Mes vingt écus.

MONDOR. Je ne les ai pas sur moi. Viens, mais je compte sur du nouveau

TABARIN Oui, maître (à Gautier). Notre dernière fantaisie... tu sais.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRATTELARD, MAROQUIN, RODOMONT (sortant de la buvette).

RODOMONT (bas aux deux autres). C'est convenu.

MAROQUIN. Mutus !

RODOMONT. Le bêtire ne sait pas ce qui l'attend.

GRATTELARD (à Rodomont). Taisez-vous donc...

GAUTIER (à part). Encore ce sergent... J'en aurai le cœur net.

ENSEMBLE (à part). AIR du Cheval de bronze.

Les voilà ! filons doux
Contraignons-nous...
Ce soir ils auront le dessous.
Que chacun soit discret
Notre projet

Exige le plus grand secret.

CRATTELARD (à Rodomont).

Ainsi , pour venger notre outrage ,
Vous enlevez...

RODOMONT (de même). C'est convenu.

CRATTELARD (de même).

La nuit... de peur que d'son veuvage
Par lui l'auteur n'soit reconnu.

MONDOR (bas à Tabarin).

Grâce à notre adroite manoeuvre ,
Je veux qu'il crève de chagrin.

CRATTELARD (de même).

Allons , sergent , bien vite à l'oeuvre.

MONDOR (de même).

Bien vite à l'oeuvre , Tabarin.

ENSEMBLE. Les voilà , filons doux... etc.

(Crattelard et Maroquin sortent d'un côté, Mondor et Tabarin de l'autre).

SCÈNE VII.

GAUTIER , RODOMONT.

GAUTIER (à part). Il faut absolument que je lui parle. Comment faire ? Ah !..

RODOMONT (à part). Maintenant , allons mettre à exécution le projet qui m'a été insinué par ces saltimbanques. Ah ! Tabarin... mon bel ami , vous vous avisez de reproduire sur vos tréteaux mon respectable individu.

(En cet instant , Gautier qui s'est avancé vers lui , lui marche sur le pied.)

GAUTIER. Ah ! le maladroit !

RODOMONT. Aie !... le chemin n'est donc pas assez large pour tout le monde... paltoquet ?...

GAUTIER. Paltoquet ! Qu'entendez-vous par ces paroles amphibologiques ?

RODOMONT. Paltoquet ! comme qui dirait un mal appris , à qui on pourrait bien couper les deux oreilles pour lui enseigner à marcher droit.

GAUTIER. Qu'est-ce à dire ? sergent Goliath ? Ta taille ne m'éffraye pas... et le Pré-aux-Clercs n'est pas loin...

RODOMONT. Tu es donc bien pressé de mesurer le sol... Je ne te refuserai pas cette satisfaction , et dès demain...

GAUTIER. Non , sur-le-champ.

RODOMONT. Impossible , mon bel ami , j'ai une affaire importante ; ma belle m'attend...

GAUTIER. Ta belle , ta belle !... Tu ne la tiens pas encore...

RODOMONT. Voudrais-tu me la disputer ?

GAUTIER. Peut-être...

RODOMONT. Ah ! je comprends... Heureusement que ma déesse ne s'abaisse pas jusqu'à honorer d'un regard un mirmidon de ton espèce.

GAUTIER. Tu veux dire qu'elle daigne à peine lever les yeux sur un matamore de ta sorte.

RODOMONT. Ma belle adore les matamores.

GAUTIER. Et la mienne idolâtre les mirmidons.

Air de la Girouette. (Fils du prince)

Elle est douce , gentille et bonne ;
Son teint est blanc , son pied petit ;
Elle a la taille si mignonne
Qu'entre mes dix doigts elle fuit...
L'amour qui dans son coeur séjourne } bis.
Me rendrait heureux comme un roi ; }
Aussi ma tête tourne , tourne ,
Ma tête tourne malgré moi ,
Oh ! oui , ma tête tourne ,
Tourne malgré moi.

RODOMONT. Que viens-tu donc me rabâcher avec ta belle imperceptible... ta mauviette enjuponnée?... Tu me fais rire vraiment... car ces perfections ne ressemblent guère à celles de mon objet.

Même air.

Ma reine est ma foi plus robuste ;
 Pour son ampleur, c'est un tonneau ,
 Son port , son allure et son buste
 En font un très friand morceau :
 C'est au point , lorsqu'on la contourne } bis.
 Que l'on se croirait au tournoi ;
 Aussi ma tête tourne , tourne , etc.

GAUTIER. Ah ! ça , il y a erreur... Vous ne me trompez pas , il n'est rien dans cette buvette qui vous tienne au cœur ?...

RODOMONT. Si fait , parbleu !... Le vin du buvetier...

GAUTIER. Et la servante ?

RODOMONT. Fi donc ! la servante ?... Et vous , n'avez-vous rien remarqué dans cette maison ?

GAUTIER (à part). Celle de Tabarin.

RODOMONT. Vous la connaissez ?...

GAUTIER. Moi ? en vérité non...

RODOMONT. Touchez-la, mon ami... et laissez-moi vaquer à mon amour.

AIR du galop de la Pâtissière.

Il se fait tard , séparons-nous ,
 Et surtout sans rancune :
 En fait d'bonne fortune
 Il ne faut pas s'mettre en courroux ,
 Et sans propos être jaloux .

GAUTIER. Je vous ai fait quelques froissures ,
 Je les oublie... imitez-moi.

RODOMONT. Si je vous ai dit des injures ,
 Je les oublie aussi , ma foi .

ENSEMBLE. Il se fait tard , etc.

(Rodomont sort.)

SCÈNE VIII.

GAUTIER , puis MARION.

GAUTIER (d'abord seul). Tout va pour le mieux , et désormais je n'ai plus qu'à songer à ma belle , qui est bien la mienne... Oh ! que Tabarin est lent à venir !... Profitons-en du moins... Justement c'est elle !...

MARION. Monsieur Gautier.

GAUTIER. Lui-même , ma belle enfant , qui accourt vers toi , le cœur toujours plein d'un amour...

MARION. Dois-je vous croire ?...

GAUTIER. J'en prends le ciel à témoin...

MARION. J'ai donc une bien triste nouvelle à vous dire...

GAUTIER. Ah ! mon Dieu ! laquelle ?...

MARION. On veut me marier.

GAUTIER. Te marier... et qui ça... Oh ! je devine... Cet arbitre de ta destinée qui d'un mot te fait plier sous son vouloir , et que jusques à ce jour tu as refusé de me faire connaître ; mais je saurai son nom... et quel qu'il soit...

MARION. Vous ne le saurez pas.

GAUTIER. Mille morts !...

MARION. Ah ! vous êtes mauvaise tête , je le sais... et si je parlais... Il y aurait peut-être entre vous querelle et batterie mortelle.

GAUTIER. Eh bien ! je renonce à le savoir de toi... Mais , vois-tu , Marion , c'est de ma vie à présent qu'il s'agit... Choisis entre moi et cet époux qu'on te destine... Et si tu m'aimes... suis-moi...

MARION. Vous suivre !...

GAUTIER. L'existence que tu mènes dans cette maison , et qui est indigne

de toi, m'avait déjà engagé à te faire cette proposition... Mais à présent il n'y a plus à balancer... Un sort plus heureux t'attend auprès de moi.

MARION. Y pensez-vous?... Mais quand même je vous écouterai, sachez bien, Gautier, que je ne suivrais que mon mari...

GAUTIER. Toi ! l'épouse d'un pauvre comédien sans emploi, sans fortune !..

MARION. Suis-je plus riche que vous ?

AIR de la Dot (de Mlle Loisa Puget.)

J'n'ai pas d'autre dot qu'un peu d'gentillesse,
Je suis sans parents, presque sans abri...
Eh bien ! qu'un amant près de moi s'empresse...
Moi, je veux un mari,
Oui, je le confesse,
Je veux un mari.

J'vous entends sans colère
Me parler d'vos amours ;
Mais malgré moi sévère
A tous vos beaux discours
Hélas ! je redirai toujours :

J'n'ai pas d'autre dot, etc.

GAUTIER. Eh bien ! puisque tu le veux, parle, ordonne, et nargue de la misère... Tu viendras...

MARION. Pourtant...

GAUTIER. Plus d'hésitation... Il fait nuit ; dans une heure... là bas, derrière la buvette... A ce signal : trois coups frappés dans la main, tu seras prête...

MARION. Oh ! jamais !

GAUTIER. On vient... C'est Tabarin...

MARION. Lui... Oh ! Adieu !..

GAUTIER. A bientôt... Songes-y bien, Marion ; si tu ne réponds pas à mon signal... la rivière est là...

MARION. Oh ! c'est impossible... Adieu. (Elle sort rapidement.)

SCÈNE IX.

GAUTIER, TABARIN.

GAUTIER (d'abord seul). Elle est à moi !... Ce que c'est que d'avoir joué la tragédie en province... Ah ! Tabarin !

TABARIN. Victoire, victoire !... mon ami, voilà tes 20 écus.

GAUTIER. Que le ciel te les rende...

TABARIN. J'aime mieux que tu les rendes, toi-même... Ah ! si ma femme savait ça. Hum ! quelle dégelée... Ah ça ! est-ce que tu balances ?

GAUTIER. Non pas, mon ami, non pas ; et je cours sur-le-champ m'assurer de tout ce qu'il me faut...

TABARIN. Et moi, je vais allumer mes lampions.

GAUTIER (à part). Bon, il va s'éloigner ! (le voyant arrêté.) Eh bien ! à quoi penses-tu ?

TABARIN. Je réfléchis que tout ceci ressemb'e fort à une scène que j'ai vu jouer à Galinette-Lagaline, et ce qui était le plus plaisant, c'est que le tuteur... le père, je crois, prêtait les mains à l'enlèvement de la belle.

GAUTIER. Ah ! ah ! ah !... c'était fort drôle...

TABARIN. N'est-ce pas, que c'était drôle. (Gautier sort en riant.)

SCÈNE X.

TABARIN, MARION (La nuit vient pendant cette scène.)

TABARIN (d'abord seul). Ce brave Gautier... C'est un bon diable !... Ah ça ! ne négligeons pas les affaires sérieuses., Marion...

MARION (paraissant). Mon ami (à part). Il n'est plus là...

TABARIN. Ecoute, mon enfant, j'ai confiance en toi, et je veux remettre à ta garde un bijou qu'il te faudra conserver bien précieusement.

MARION. Qu'est-ce donc ?

TABARIN. Ce portrait que j'attache autour de ton cou... Et qui ne te quittera jamais... n'est-ce pas ?

MARION. Oh ! mon ami, jamais ; mais ces traits, où donc les ai-je déjà vus ?

TABARIN. Où ça ?... Je te le dirai plus tard... Le jour de ton mariage avec mon neveu l'écrivain.

MARION. O ciel ! (à part) et Gautier, qui est peut-être là.

TABARIN (prêtant l'oreille). Mais, je ne me trompe pas... On vient par ici... rentre, et pendant que tout le monde va affluer sur le Pont-Neuf, ne te montre que si tu entends ma voix.

MARION. Oui, mon ami.

TABARIN (l'embrassant). Adieu.

MARION (à part). Si Gauthier pouvait renoncer à ses desseins... (Elle sort.)

SCÈNE XI.

TABARIN, puis GAUTIER et RODOMONT.

TABARIN. A travers la nuit, je crois voir... Serait-ce Gautier ?... Je serais curieux de connaître la dame de ses pensées... Guettons sans bruit...

GAUTIER (enveloppé d'un manteau, avec un bâton et une échelle). Tout est prêt, tâchons de nous orienter...

TABARIN (à part). C'est lui, je crois.

RODOMONT (enveloppé aussi dans un manteau). La belle m'attend, songeons à notre vengeance (Il se dirige vers la maison de Tabarin.)

TABARIN. Où donc est-il ?... (Gautier frappe trois coups dans la main à l'entrée de la coulisse de gauche.) Hein ! c'est par là. (Rodomont frappe aussi trois coups de l'autre côté). NON, c'est par ici.

ENSEMBLE (à voix basse) AIR d'une finale de la Juive.

Pas de bruit (bis.)

Les ombres de la nuit

Partageant { mes }
 { ses } amours.

Me {
Lui { prêtent leur secours !

Fidèle au rendez-vous,

En dépit des jaloux,

Ma { belle de { mon } cœur
Sa { son }

Va combler le bonheur.

(Gautier disparaît par la coulisse de gauche, et Rodomont entre chez Tabarin.)

TABARIN (seul).

L'écho trompeur a, sur mon âme,

Produit d'abord un fier effet !...

Mais là... Dieu ! si c'était ma femme !...

Tant d'bonheur pour moi n'est pas fait.

(Au même instant on voit Gautier traverser la scène avec une femme voilée, Rodomont sort de chez Tabarin avec une autre femme qui doit être très grosse.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE. Pas de bruit, etc.

RODOMONT (bas à FRANCISQUINE).

Qu'attendons-nous encore !

Tout bas ma voix t'implore.

Tendre objet que j'adore,

Viens vivre sous ma loi.

(Il l'entraîne.)

GAUTIER (de même après avoir placé son échelle contre le parapet.)

Allons, ma toute belle,

Fiez-vous à mon zèle...

Mais, qui tiendra l'échelle ?

TABARIN (s'approchant de lui dans l'ombre).

Parbleu, ce sera moi ?

GAUTIER (parlé). Tabarin !...

TABARIN (parlé). Chut !...

(Au moment de disparaître, tout le monde reprend l'ensemble.)

Pas de bruit, etc.

(Rodomont s'éloigne par la gauche avec Francisquine; Gautier disparaît avec Marion par-dessus le parapet; Tabarin renverse l'échelle.)

SCÈNE XII.

TABARIN, puis MONDOR.

TABARIN (riant aux éclats). Ah! ah! le bon tour... J'en rirai long-temps!...

MONDOR (entrant). Ah! ça! Tête de bœuf... Tabarin n'a pas encore alimé ses lampions?...

TABARIN. Maître, j'y cours.

MONDOR. A la bonne heure... Moi, pendant ce temps, je vais prévenir Francisquine... N'oublie pas que tu me dois 20 écus (Il rentre chez Tabarin.)

SCÈNE XIII.

TABARIN, LE GARÇON BUVETIER.

Le garçon est occupé à allumer une lanterne suspendue à la porte de la buvette.

TABARIN. Certainement que je ne suis pas homme à oublier ce que je dois... (frappant sur son front), j'ai là de quoi payer... ah ça! en avant le liquide pour remonter mon génie... (appelant), Marion... Marion...

LE GARÇON. M. Tabarin, qu'est-ce qu'il y a?

TABARIN. Ce n'est pas à toi que j'ai affaire... mais voyez si cette petite viendra...

LE GARÇON. Ah! c'est que je vas vous dire; si vous voulez absolument lui parler, vous n'avez qu'à prendre patience, elle est sortie...

TABARIN. Il n'y a qu'un instant, elle était ici.

LE GARÇON. Oui, mais elle n'y est plus... depuis qu'elle est sortie... elle a dit qu'elle allait revenir... mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que si elle revient par où elle est partie, elle reviendra par la fenêtre...

TABARIN. Hein! qu'as-tu dit... par la fenêtre!... en es-tu bien sûr?...

LE GARÇON. Tiens! cette question!... Moi, j'ai rien dit, c'est pas mon affaire... (Il achève d'éclairer sa lanterne.)

TABARIN. Par la fenêtre!... Oh! mon Dieu! quel soupçon... Gautier... mais non! cet homme que j'ai vu tout à l'heure à travers l'obscurité... ce n'était pas lui... cette épée... ce plumet... cette cape... c'était Rodomont... O Tabarin! Tabarin!... tu ne seras jamais qu'un âne... et tu veux entrer à l'Académie!...

AIR : Un jeune Grec.

Que faire, hélas! où voler... où courir!
Vit-on jamais plus grande maladresse!...
Mais c'est le ciel qu', voulant me punir,
Soudain me plonge en semblable détresse!
O Tabarin, tu prêtes ton argent
A tes amis pour enlever leur belle!
Tandis que, pour ton châtement,
Un double traître enlève ton enfant...
Et que c'est toi qui tient l'échelle.

(Il tombe sur un escabeau près d'une table et la tête entre ses mains.)

SCÈNE XIV.

TABARIN, MONDOR.

MONDOR (sortant de la maison de Tabarin, un papier à la main). Partie... avec ce sergent... O ma représentation de ce soir... que faire?... Tête de bœuf, l'heure me presse... et comment Tabarin va-t'il prendre cette nouvelle... Oh! quelle idée! Le voilà... Il paraît qu'il sait tout... N'importe... (Il fait signe au garçon et lui parle bas; celui-ci sort et rentre aussitôt avec un broc et deux verres qu'il pose avec précaution sur la table.)

TABARIN. Oh! si je ne me retenais... je m'arracherais les cheveux... Ce Rodomont... ce scélérat de Rodomont!

MONDOR (à part). C'est ça... il est instruit.

TABARIN. M'enlever ce que j'ai de plus cher au monde !

MONDOR (à part). Sa femme !... Prenons-le par son faible. (Il s'approche de la table et verse à boire.)

TABARIN. Ah ! si je le tenais, je le briserais comme je brise... (Il saisit un gobelet.)

MONDOR. Un instant... il est plein.

TABARIN. Ah ! maître... vous savez ce qui m'arrive ?

MONDOR. Et tu le vois, je viens t'offrir des consolations, mon pauvre Tabarin. (A part.) O mon Dieu ! les promeneurs se montrent... l'heure marche.

TABARIN. C'est que vous ne la connaissiez pas, vous... vous ne pouvez l'apprécier... un ange, maître, un ange !...

MONDOR (à part). Qu'est-ce qu'il dit donc ?... elle le battait matin et soir.

TABARIN. Et puis elle était si jolie...

MONDOR. Sans doute... mais, vois-tu, si tu m'en crois, tu chercheras à l'oublier..... tiens, voilà un miraculeux spécifique... je m'y connais.

TABARIN. L'oublier !... mais il ne faudrait pas avoir d'âme, pas de sang dans les veines... Moi qui avais tout sacrifié pour elle, moi qui la regardais comme mon idole, ma divinité ! ce matin encore, je me disais : ce sera la béquille du vieux Tabarin... elle ne me quittera jamais... non jamais... Stupide ! stupide que j'étais ! Oh ! c'est affreux ! n'est-ce pas, maître... (En disant ces derniers mots il porte machinalement la main à son verre, et le verre à ses lèvres.)

MONDOR. Bon ! il y vient... redoublons. (Les promeneurs augmentent.)

TABARIN. Je n'ai plus qu'à me laisser mourir de faim et de soif. (Il boit.)

MONDOR (lui versant). Pour une femme ! ça n'a pas le sens commun ; pense donc plutôt à ton associé Mondor ; rappelle-toi qu'il a promis du nouveau pour ce soir à son public, et que tu lui dois vingt écus... et puis, songes-y bien, si je fais une bonne recette, grâce à toi, eh bien ! tête de bœuf ! je suis prêt à t'octroyer tout ce que tu voudras pour courir après les fuyards.

TABARIN (buvant). Maître ! quelle générosité ! Ah ! Maître, je vous estime...

MONDOR. C'est dans le malheur qu'on connaît ses amis... mais il faut du courage...

TABARIN (commençant à s'échauffer). J'en aurai (il boit) et je les atteindrai (il boit), et je les châtierai (il boit), et Rodomont y laissera sa défroque.

MONDOR (versant toujours). Et ce sera bien fait... car c'est une conspiration, vois-tu... ce baron de Grattelard en est...

TABARIN. Lui, ce charlatan manqué !

MONDOR. Il est jaloux de nous, et il prétend que sans ta femme tu serais incapable de désopiler la rate des Parisiens... Il dit que c'est elle seule qui attire le public...

TABARIN, (ivre). Francisquine, mon épouse ? ah ! il dit ça le baron de Maroquin et son fidèle Grattelard... ah ! ah ! Eh bien ! voulez-vous que je vous dise moi..., ils battent la campagne... car ma petite... non, je veux dire... ma grosse. (On entend la musique du baron de Grattelard ; tout le monde se dirige vers l'endroit où doit être son tréteau.)

TABARIN. Qu'est-ce que c'est que ce tintamarre ? c'est faux... c'est faux...

MONDOR. Vois-tu ! le monde se porte vers eux.. Oh ! Tabarin, mon ami, c'est fait de nous... les charlatans l'emportent.

TABARIN. Pas encore, maître, je suis en train, moi ; je vais dire des bêtises plus gros que vous et moi... allumez les chandelles... je n'y vois pas... à bas le baron de Grattelard... et le marquis de Maroquin... à bas !

MONDOR (l'entraînant). Enfin !... Holà ! pages de musique, le signal.

(Les musiciens, placés sur les tréteaux, donnent le signal pendant que Mondor allume lui-même les lampions ; tout le monde déserte les tréteaux de Grattelard et accourt en criant : O hé ! Tabarin ! ô hé !)

SCÈNE XV.

MONDOR, TABARIN, GRATTELARD, MAROQUIN, GODEAU, PEUPLE.

(Le commissaire s'installe sur un escabeau de la buvette. Grattelard et Maroquin arrivent furieux.)

CHOEUR.

AIR du Prê aux Clercs.

Quand le signal ici se fait entendre
 Nous accourons, et sans nous faire attendre.
 Pour nous guérir et pour nous mettre en train,
 Vive Mondor ! et vive Tabarin !

LE PEUPLE. Tabarin !... Hola !... hé !... hé !...

MONDOR (paraît et fait trois saluts). Messieurs, nous avons dessein de vous offrir ce soir une nouvelle farce tabarinique à personnages de l'invention de mon élève Tabarin, et représentée par lui et sa femme Francisquine : nous éprouvons le regret de vous annoncer qu'une maladie grave retenant chez elle la femme Tabarin, c'est Tabarin lui seul qui suppléera à son absence ; sur ce, que chacun passe au bureau, mon baume et mes opiates n'ont change ni de prix ni de place... Après quoi nous commençons... Allez, pages. (Musique sur les tréteaux ; le public achète des pots de pom-mades et d'onguent. Plusieurs voix) Tabarin ! hohé !... Tabarin !

GRATTELDARD (has). Nous en sommes pour nos frais.

MAROQUIN (de même). Pas encore, maître, il ne paraîtra pas.

MONDOR. Viendra-t-on, quand j'appelle ? Tabarin !... (Tabarin paraît sur les tréteaux.)

LE PEUPLE. Hohé !... Tabarin... Hohé !

MONDOR (prenant sa voix de charlatan). Te voilà donc, drôle... Vas-tu encore me donner de mauvaises excuses, pour qu'en présence de l'auguste assemblée je ne te gratifie pas de mille coups de bastonnade.

TABARIN. Maître, où m'avez-vous conduit ?

MONDOR. Devant ces messieurs et ces dames, qui attendent avec impatience que tu leur expliques subtilement : 1^o ce que l'on doit épouser d'une borgne, d'une bossue ou d'une boîteuse... 2^o pourquoi les hommes nagent mieux que les femmes.

CODEAU. Ah ! oui, je serais curieux de savoir pourquoi les hommes...

LE PEUPLE. Silence !...

CODEAU. C'est juste (criant). Silence...

TABARIN. Attendez donc, maître, que je me rappelle... que je réunisse mes idées... Vous voulez que je vous explique ce que l'on doit épouser d'une borgne... d'une bossue... ou d'une boîteuse ?...

MONDOR. Oui... répons.

TABARIN. Eh bien ! maître... à mon avis... (Comme frappé d'une idée subite.) Ah ! mon Dieu !... il s'agit bien de toutes vos subtilités et inventions que le diable confonde... Laissez-moi... (Il va pour s'échapper.)

MONDOR (le retenant). Tabarin...

TABARIN. Oui, je sais ce que je vous dois... 20 écus... je vous les paierai, parce que je n'ai qu'une parole ; mais laissez-moi courir après eux.

MONDOR. Tabarin, remets-toi. (A part). Il va tout gâter (Au public). Messieurs.

TABARIN... Vous savez bien que je suis ruiné... assassiné... on m'a pris mon bien... mon trésor... et c'est votre faute... Si vous m'aviez refusé ces maudits vingt écus...

MONDOR (à part). Le malheureux... (Au public) Messieurs...

LE PUBLIC. Bravo... bravo... Tabarin !...

CODEAU. C'est très amusant... je suis fort satisfait !...

TABARIN. Où est-elle... où est-elle ?...

MONDOR. Elle se retrouvera... j'ai prévenu l'assemblée... Francisquine est malade.

TABARIN. Ah ! la mémoire me revient... oui... c'est cela... elle m'a été enlevée... cet infâme sacrifiant m'a tout pris... oui, tout, car sans elle que ferai-je au monde.

MONDOR. Mais encore une fois... me diras-tu pourquoi une borgne...

TABARIN. Borgne... elle... plutôt au ciel... mais c'était une créature si frêle... si mignonne...

LE PUBLIC (riant). Ohé !... Francisquine... ah ! ah ! ah !

MONDOR. Tabarin... Tabarin.

TABARIN. M. le commissaire... c'est à vous que je m'adresse... vous

m'aidez à les retrouver, n'est-ce pas ?.. vous aurez pitié du pauvre Tabarin... car c'est un homme, Tabarin... ce n'est pas qu'un charlatan.

CODEAU (se pâmant). Ah ! c'est très drôle... il m'interpelle !..

LE PUBLIC. Bravo... bravo...

TABARIN. Mais c'est sérieux... messieurs... très sérieux...

LE PUBLIC (riant). Ah ! ah ! ah !..

MONDOR. Messieurs, veuillez excuser Tabarin qui perd la tête...

TABARIN. Qu'est-ce qui dit que je perds la tête... non, j'ai bien tout mon bon sens... mais j'aperçois son ravisseur. Ah ! misérable !!! (Il s'élance du haut des tréteaux et se précipite sur Rodomont qui entre.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RODOMONT.

ENOEUR :

AIR du Forgeron.

Quel est ce mystère !

Il est furieux...

Fuyons, fuyons bien loin de ces lieux.

Vraiment sa colère

Est hors de saison !...

Il a, c'est sûr, perdu la raison !

TABARIN (serrant Rodomont à la gorge). Maintenant tu ne m'échapperas pas, et tu me diras où tu l'as menée...

RODOMONT. Ah ! ça ! mort diable... me lâcheras-tu ?

TABARIN. Tu me la rendras, entends-tu... ou je t'étrangle...

MONDOR (à part). Je n'ai plus qu'à m'aller noyer...

CODEAU. Ah ! ça, qu'on se taise et que cet homme s'explique... saltimbanque, on t'a volé quelque chose.

TABARIN. Ma fille, monsieur le commissaire, ma fille !..

MONDOR. Il déraisonne... c'est sa femme...

TABARIN. Non, non c'est ma fille... la fille de ma première femme, ma fille que j'avais fait venir en secret de Montpellier ; la pauvre enfant ! je l'aimais trop pour la rendre témoin des désordres du toit conjugal de son père ; je l'avais mise en dépôt dans cette buvette, pour la voir plus souvent... je voulais bientôt l'unir en légitime avec son cousin l'écrivain de monseigneur le Cardinal... quand ce chenapan, cet infâme sergent...

RODOMONT. Qu'est-ce qu'il dit !.. qu'est-ce qu'il dit ?

TABARIN. M. le commissaire, mon enfant !... il me le faut, ou sans ça...

CODEAU. Vous entendez, sergent... je vous ordonne de restituer à ce saltimbanque la jeune fille qu'il réclame.

RODOMONT. Une jeune fille... mais jamais je n'en ai connu à Tabarin.

MONDOR. C'est sa femme, encore une fois.

CODEAU. Ah ! ça, expliquons-nous ; le saltimbanque redemande sa fille, et c'est sa femme qu'on a enlevée ?

TABARIN. Ma femme !... ma femme !... Oh ! ce n'est pas elle que je réclame ; c'est ma fille seulement.

MONDOR. Il est fou....

TABARIN. Fou ! parce que je vous dis que j'avais une fille et qu'on me l'a enlevée !... Fou ! moi, Tabarin... En effet, qu'est-ce donc qu'un saltimbanque pour avoir des affections de famille, un enfant qu'il aime cent fois plus que sa vie... parce qu'il est là tous les jours, sur ces tréteaux, le sourire sur les lèvres, et grimaçant la gaieté pour vous plaire ; croyez-vous donc qu'il n'ait pas un cœur comme vous, et qu'il ne sache pas comme vous aimer et souffrir... Ah ! c'est qu'il faut bien qu'il se fasse un masque... lui... c'est son métier... mais l'instant arrive où la nature l'emporte, le masque tombe... et alors vous avez beau crier au saltimbanque : Fais-moi rire... le saltimbanque ne trouve plus là et là (montrant ses yeux et son cœur) que des sanglots et une voix pour vous répondre : Grâce... pour moi... je souffre... je suis père, et j'ai perdu mon enfant... mon enfant... Rendez-moi mon enfant.

MONDOR (attendri). Sa fille !... Qui donc la lui rendra ?

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GAUTIER ET MARION.

GAUTIER (fendant la foule). Ce sera moi...**MARION** (se jetant dans les bras de Tabarin). Mon père !...**TOUS**. Que vois-je ?**TABARIN**. Quoi ! Gautier... c'était pour... Oh ! ma fille ! ma fille...**CODEAU**. Ce saltimbanque m'attendrit !...**GAUTIER**. Oui, ta fille que je te ramène avec le titre d'épouse de Hugues Fléchelles, dit Gautier Garguille, engagé dès aujourd'hui pour jouer les rois dans la tragédie, à l'Hôtel de Bourgogne.**TABARIN**. Est-il vrai ?... Mais comment as-tu su ?...**GAUTIER**. Ce portrait que je t'ai rendu ce matin, et que tu n'as repris que pour l'attacher au cou de ta fille.**TABARIN**. Qu'elle soit donc heureuse avec toi... (A tout le monde.) Eh bien qu'est-ce que je vous disais... Ma fille... C'est ma fille.**CODEAU**. C'est bien, c'est très bien ; mais si j'ai bien compris la chose, deux femmes ont disparu ; la fille et la femme de Tabarin... Voici la fille qui nous dira où est la femme.**RODOMONT**, (s'avancant). M. le commissaire...**TABARIN** (vivement). Je n'ai pas porté plainte, sergent... mon bon ami, touchez-là. Vous êtes mon meilleur ami... Et souvenez-vous bien que je ne vous demande rien, absolument rien...**MONDOR**. Pourtant, si Francisquine nous manque...**TABARIN**. Ne suis-je pas là... Ah ! M. le baron de Grattelard, vous avez dit, je crois, que tout mon mérite venait de ma chaste épouse... eh bien... vous allez voir...**GRATTELARD** et **MAROQUIN**. Nous sommes perdus !**MONDOR**. Je suis sauvé !...**TABARIN**. Allons, maître, montrez-moi la route et réparons le temps perdu...**MONDOR** (criant). En place, en place...**CODEAU** (s'asseyant). Je vais donc enfin savoir pourquoi les hommes nagent mieux que les femmes. Les pages de musique donnent de nouveau le signal.)**LE PEUPLE**. Tabarin... Ohé !... Ohé ! ! !... (Tabarin paraît sur les tréteaux avec Mondor et salue la foule.)**TABARIN** (au public.)

Air du vaudeville de la Quarantaine.

D'ici, Messieurs, j'entends dire : à la fin
 Nous voulons tous, tant que nous sommes,
 Savoir pourquoi le sexe féminin
 Nage bien plus mal que les hommes...
 Parbleu... ce n'est pas très malin...
 (S'arrêtant tout-à-coup.)

Mais non... veuillez encore attendre...

Si vous adoptez Tabarin ;

Revenez sans faute demain...

Et je promets de vous l'apprendre.

20 JY 63

LE RIDEAU TOMBE.